

# MANIPULATIONS

de François Bénit

* ditions ThoT*



Après un premier roman, *Brouillard sur le manoir des Silens*, très bien reçu par les critiques, François Bénit récidive... Passionné d'écriture depuis toujours, il s'est essayé à divers genres avant d'opter plus spécialement pour le roman à suspense : la meilleure manière, selon lui, de transmettre à ses lecteurs son goût pour le mystère.

## I

Un court instant, je m'interrogeai sur les raisons de ma présence dans le local de ce bureau de police. Je secouai aussitôt la tête pour repousser la gêne engendrée par cette pensée éphémère, et m'efforçai de fixer mon attention sur le fonctionnaire assis en face de moi.

Il venait tout juste de poser délicatement un point sur l'écran de son traitement de texte. Satisfait sans doute de la dernière phrase dactylographiée, il reprit la parole :

— Pouvez-vous décrire l'individu ?

Je ne me fis pas prier. J'en avais une image parfaite en tête. Il correspondait à tout ce que je pouvais haïr en terme de profil.

— Il a un aspect très... commercial.

— C'est-à-dire ?

— Vous savez, le genre de personne qui vous accoste systématiquement à l'entrée d'une grosse concession automobile par exemple. Il vous propose une voiture neuve et un crédit en se souciant comme d'une guigne de l'attachement presque charnel que vous pouvez éprouver pour votre ancien véhicule qui a tout juste quinze ans, et même pas encore trois cent mille kilomètres.

Le policier me dévisagea d'un air un peu perplexe, et je me dis qu'il était grand temps de rentrer dans le rang :

— Je veux dire un homme jeune, entre trente et quarante ans, les cheveux noirs, très courts, l'air prétentieux, portant costume et cravate.

Mon interlocuteur parut rassuré. Il reprit sa frappe saccadée sur le clavier de l'ordinateur. Je me dis en moi-même qu'une ancienne machine à écrire eût été plus agréable. Elle aurait révélé un rythme, une énergie. Le tapotement presque inaudible des touches me paraissait on ne peut plus malsain.

Une mouche se mit à tourner. Bizarre ! Il existait encore des mouches. Je croyais cet animal en voie de disparition dans les villes des pays industrialisés.

À la demande du flic, je peaufinai davantage ma description. Avec application, il martelait ses touches silencieuses. Un bon moment s'écoula ainsi. Brusquement, il fit pivoter l'écran de son moniteur :

— Est-ce votre homme ?

La stupéfaction me cloua sur la chaise. Je poussai une exclamation admirative :

— C'est lui ! Exactement lui ! Comment avez-vous pu... ?

Le policier tenta de prendre un air modeste tout en se rengorgeant.

— Vous savez, je n'y suis pour rien. C'est le logiciel qui met au point le portrait-robot... Bien sûr, il faut être précis, rentrer les bonnes données ; c'est là que j'interviens.

— Vous êtes intervenu avec beaucoup de talent. Toutes mes félicitations ! Une photo n'aurait pas donné une image plus fidèle de la réalité.

Ce dernier mot m'écoeura légèrement. J'avais l'impression de l'avoir collé en bout de phrase sans réfléchir, comme si j'avais gâché un beau tableau en y projetant une tarte à la crème.

— Nous allons faire le maximum pour le retrouver et l'interpeller.

— Merci beaucoup.

— Si vous avez des éléments nouveaux, n'hésitez pas à passer me voir.

— Je n'y manquerai pas.

Je sortis. La nuit tombait en même temps qu'une bruine tenace qui humidifiait tout.

Je n'étais pas pour autant pressé de retrouver la chaleur douillette de mon intérieur. Ce soir, l'idée de replonger dans le vacarme assourdissant généré par ma marmaille me faisait presque peur : Julie, huit ans ; Juliette, six ans ; Judith, quatre ans ; Jade, deux ans.

Ma femme se prénomme Solange, mais avait toujours rêvé de s'appeler Juliette, d'où sa prédilection pour la lettre J. Elle avait tout choisi : les prénoms, les faire-part, les dates de baptême, les parrains, les marraines, l'établissement où les scolariser, leur coupe de cheveux...

Je sentis mon rythme cardiaque s'accélérer et une transpiration mauvaise couler sous mes aisselles. Aussitôt, je mis en œuvre une relaxation rapide par hypoventilation. Mon cœur reprit sa régularité. Je m'efforçai de trouver une pensée positive, un souvenir réconfortant. Mon récent entretien avec le policier fit l'affaire. Il s'était déroulé mieux que je n'aurais pu l'espérer.

La lenteur de ma démarche ne m'épargna pas de parvenir à mon domicile.

Nous habitons un duplex au quatrième et dernier étage d'un bel immeuble résidentiel. Je contemplai ma boîte aux lettres d'un oeil morne :

*Jean et Solange DUPUIS  
et leurs filles.*

Lorsque nous avons fait fabriquer la plaque, nous n'avions encore que deux filles.

— Et si le prochain est un garçon ? avais-je avancé.

— Parle pas d'malheur ! Ça s'ra une fille.

— Oui, mais si...

— On f'ra changer la plaque !

Pour l'instant, nous n'avions pas eu à renouveler l'inscription ; et j'espérais bien que le risque d'avoir à le faire ne se présenterait plus.

Appel de l'ascenseur. Ouverture. Fermeture. Montée. Ouverture. Sortie de l'habitacle. J'arrivai à reculons devant la porte. Sur la sonnette : Dupuis-Rasmanov. Ma femme ne m'avait jamais pardonné de m'appeler Jean Dupuis, et il ne s'écoulait guère une semaine sans qu'elle me le fit savoir. Son nom de jeune fille – Rasmanov – lui venait d'un arrière-grand-père russe, mais le nom de sa branche allait s'éteindre faute de représentants du sexe masculin dans la quatrième génération. Mon épouse en était fort marrie, et je la soupçonnais de se réjouir secrètement d'au moins ne pas participer à la perpétuation du nom « Dupuis ».

Tous les jours, je sortais ma clef et entraais dans l'appartement en proie au joyeux désordre organisé par les bambines. Pour changer, je décidai de sonner.

Solange ouvrit, furieuse, après m'avoir fait décliner mon identité.

— Tu n'as pas ta clef?... Tu sais bien que je donne les bains à cette heure-ci !

Elle avait son épouvantable chignon « spécial domicile conjugal » et ses affreuses lunettes à monture d'écaille, le port des lentilles étant réservé à ses collègues de France Télécom.

— Papa, où est ma dînette ?

— Là où tu l'as rangée, Juliette.

— C'est maman qui l'a rangée !

— Alors, demande à maman.

— Elle veut pas le dire. Tu me la donnes, dis, papa !

Je battis en retraite vers la cuisine pour y faire réchauffer les sempiternelles pizzas du dîner.

Juliette m’y suivit.

Le crescendo de sa voix enfantine augurait de l’habituelle métamorphose du petit caprice en grosse colère. Ma prédiction se vérifia rapidement au-delà de toute espérance. Profondément affecté au fond de moi-même pour la tranquillité des occupants de l’immeuble, je traînai l’irascible Juliette dans sa chambre et l’y enfermai non sans lui avoir recommandé de se calmer le plus rapidement possible.

Je fis chauffer le petit pot de Jade. Cela faisait huit ans que les soirées se déroulaient ainsi : petit pot au bain-marie, petit-suisse, compote. Le film ressassé s’enchaînait avec le repas des grands auquel s’étaient jointes progressivement Julie, puis Juliette, puis Judith. Il était ponctué de cris, de pleurs... et de rires.

Il y a quelques années encore, j’aurais dit : de rires, de cris... et de pleurs. Il est étrange de constater à quel point on peut changer insidieusement alors même que sa propre vie reste immuable. C’est là sans doute toute l’hypocrisie de la routine : elle donne l’illusion d’être arrêté alors même que le train continue sa route vers un ailleurs pas forcément rose. C’est pure folie de croire à l’immobilité dans un monde en mouvement. Je m’en rendais compte aujourd’hui avec une lucidité retrouvée. Reprendre le contrôle de ce mouvement allait devenir ma tâche essentielle.

Je décidai de m’y employer sans plus tarder :

— J’ai des problèmes, Solange.

— Ne mets pas ton assiette si près du bord, Juliette. Tu vas envoyer ta pizza par terre !

Surdité naissante ou inattention chronique ? Je répétais en augmentant légèrement le son. Cela aussi, c’était la routine.



— J’ai des problèmes, Solange.

— Ah oui ! Lesquels ?... Tiens-toi droite, Julie !

— Un type.

— Écoute, Jean ! Ou tu t’expliques clairement, ou tu te tais !

Une nouvelle fois, je mis en œuvre la méthode de relaxation rapide utilisée quelques instants auparavant. Une dispute aurait tout gâché.

— Un type me menace.

Cette fois, madame Dupuis-Rasmanov daigne enfin lever la tête et m’accorder un peu d’attention. Je décide de conforter mon avantage :

— Il veut de l’argent. Il sait tout sur nous, sur elles... Je désigne du menton les quatre chipies. Seule la plus grande suit avec intérêt la conversation.

Solange affiche enfin la mine grave de ceux et celles à qui l’on confie des choses importantes. Elle met son index devant ses lèvres :

— Il vaudrait mieux en parler quand elles seront couchées.

Le repas se poursuit. Le vacarme coutumier reprend ses droits. Bizarrement, Julie ne pose pas de questions bien qu’elle ait visiblement été intriguée par mes propos. Peut-être craint-elle inconsciemment d’en savoir trop et de se faire relater des événements qui lui feraient peur.

L’heure du coucher arrive enfin. Parfois, j’y vois l’heure de la délivrance, celle où le silence aimé reprend vie pour emplir tout mon être de ces ondes de repos auxquelles il aspire tant.

Solange vient s’asseoir sur le divan du salon, près de moi. Elle me prend la main.

— Raconte, Jean. Que se passe-t-il ?

Il me semble que d’innombrables années se sont écoulées depuis la dernière fois où elle m’a regardé ainsi. J’ai l’étrange sensation de quitter la demeure d’une vitre transparente pour

m'intégrer au tableau sis derrière elle, ce tableau pour lequel les gens s'arrêtent, contemplant, discutent, oubliant cette vitre si méritante qui lui épargne pourtant l'érosion du temps et l'injure de la poussière.

— Cela a commencé il y a une dizaine de jours. J'étais sorti vers dix-huit heures trente et je regagnais ma voiture, lorsqu'un homme m'a abordé. La rue était déserte et la nuit tombait. Sur le coup, je n'ai cependant ressenti aucune inquiétude. Le type était un grand brun, bien habillé ; il n'avait vraiment pas une allure de truand. Il avait juste l'air un peu suffisant qu'arborent certains VRP fraîchement émoulus d'une école de commerce.

D'emblée, il m'a dit :

— Je vois que vous avez l'air pressé d'aller retrouver vos filles.

Comme je restais un peu interloqué, il a continué :

— Judith va bien ?

Je lui ai alors demandé par quel biais il connaissait les enfants. Il m'a répondu que cela importait peu, mais qu'il savait tout de nous. Ensuite, il m'a intimé l'ordre de lui remettre deux cent mille euros prélevés à la banque si je tenais à la santé des filles. J'ai alors essayé de gagner du temps, de lui expliquer que je ne pouvais pas sortir de l'établissement avec une telle somme sans me faire repérer par mes supérieurs.

Sa réaction n'a pas été violente, ni même un tant soit peu agressive. Il m'a indiqué qu'il avait tout son temps et qu'il m'appartenait de faire le nécessaire pour trouver le moyen de lui remettre la somme. Je préfère ne pas te répéter les menaces qu'il a proférées au cas où je m'aviserais de prévenir la police.

J'interrompis là mon récit pour observer Solange. Son visage avait revêtu une blancheur cadavérique.

— C'est affreux. Que vas-tu faire ?

Elle aurait pu dire : qu'allons-nous faire ? Mais ne rêvons pas.

Je ne connaissais que trop bien sa promptitude à se désolidariser de moi lorsque les événements tournaient mal. Tout comme elle savait avec aisance manier le « je » lorsque NOUS réalisions quelque chose dont on puisse un tant soit peu être fiers !

— J'ai pris l'initiative de me confier à la police.

Un affreux rictus déforma le visage de madame Dupuis-Rasmanov.

— Comment ! Sans même m'en parler ? Mais les enfants ? Tu as pensé aux enfants ? Pourquoi as-tu fait ça ?

— Comment veux-tu que je sorte une telle somme ? Et quand bien même j'y parviendrais, je risque la prison.

— Sale égoïste !

— Voyons, Solange ; ne t'inquiète pas ! J'ai pris toutes les précautions.

— S'il arrive quelque chose aux filles, je te...

— Tu me... ?

Mais l'heure était à la crise de larmes. Une crise inextinguible comme je n'en avais pas vu chez Solange depuis bien longtemps.

Je ne pus m'empêcher d'éprouver une jouissance secrète. Certes, je comprenais l'inquiétude de mon épouse. Mais pour une fois, ce n'était pas elle qui infligeait la souffrance. J'en étais indiscutablement l'auteur.

Je tentai de la reconforter en lui posant tendrement la main sur l'épaule, mais elle me repoussa sans ménagement.

Le reste de la soirée s'écoula dans un silence tendu. Je sentais la crainte sourdre de Solange comme l'eau d'une nappe phréatique suralimentée.

L'heure du coucher arriva sans qu'une quelconque trêve s'instaurât entre nous. Ma femme m'en voulait visiblement d'avoir préféré une attitude rationnelle à la lâcheté d'une reddition inconditionnelle.

Je découvris ce soir-là que même la peur la plus grande ne

pouvait empêcher Solange de s'endormir comme une masse.  
Pari gagné ! Je m'en doutais.

Pour ma part, je réfléchis encore longtemps sans vraiment parvenir à discerner l'enchaînement des événements dans le brouillard du futur.